Bull Acad Natl Med 209 (2025) 403—406

Disponible en ligne sur
ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France
EM|consulte
www.em-consulte.com

VIE DE L'ACADÉMIE

Vésale, un génie à l'origine de la parcellisation du corps☆

Vesalius, the genius behind the parcellation of the body

Stéphane Velut

Université de Tours, Tours, France

Disponible sur Internet le 3 février 2025

L'histoire de la médecine éclaire autant nos pratiques actuelles que l'histoire éclaire nos sociétés contemporaines. Figure incontournable de cette histoire des sciences, André Vésale n'est pas seulement l'anatomiste de la Renaissance qui révolutionna cette discipline alors qu'il était un jeune homme, il est celui qui le premier proposa une parcellisation systématique et détaillée du corps qui devait marquer pour toujours la vision occidentale de l'être humain ; révolution dont il ne pouvait se douter. Tenter d'éclairer, à travers cette vision singulière de l'humain, certaines questions actuelles constituent moins ici une thèse qu'une hypothèse.

C'est en tout cas en remontant le temps pour tenter de comprendre d'où est née cette vision de l'humain qu'on s'arrête à Vésale. Avant Vésale, rien ne laissait vraiment présager cet héritage qui habite nos pratiques, qui d'une certaine façon affecte notre vision de la mort elle-même, et qui aussi déteint sur l'actuelle question du genre.

Rappelons brièvement que, né à Bruxelles en 1514, Vésale fit ses études de médecine à Louvain et à Paris et enseigna l'anatomie à Padoue entre 1538 et 1543, période qu'il consacra aussi à l'écriture de son traité monumental *De Humani Corporis Fabrica*, sans que l'on sache le temps que réclama cette tâche. On devine en tout cas que cet ouvrage nécessita des centaines d'heures de dissections minutieuses, et l'on sait que la préparation matérielle du livre chez l'imprimeur bâlois Oporinus demanda un peu plus de neuf mois avant la sortie de ses presses en juin 1543. Un exemplaire somptueux sera réservé et dédié à Charles Quint.

Mais pourquoi dans son titre le mot *Fabrica*, et pas le mot *Anatomia*, apparu en latin au IVe siècle et pourtant répandu à partir du XVe ? Le terme *Fabrica* était certes déjà présent chez Cicéron (Ier siècle après J.-C.) dans son *De Natura Deorum* où il est question du travail de fabrication opéré par la nature, on le retrouve dans un petit traité d'anatomie écrit par un médecin byzantin, Théophile, au VIIe siècle, et chez Charles Estienne au XVIe, mais c'est à peu près tout.

En tout cas, les ouvrages consacrés jusqu'alors à l'étude du corps humain étaient peu systématiques et suivaient un plan fantaisiste à nos yeux (fantaisie qui au demeurant ne doit pas faire sourire, tant nos connaissances biomédicales actuelles seront susceptibles de faire sourire dans 500 ans). Par exemple, dans sa monumentale encyclopédie *Naturalis Historia*, Pline l'ancien (Ier siècle après J.-C.) faisait une énumération des parties du corps selon un axe vertical, de

☆ Séance délocalisée à Tours : du 30/09/2024 au 2/10/2024.

Adresse e-mail : stephane.velut@univ-tours.fr

https://doi.org/10.1016/j.banm.2025.01.013
0001-4079/

la tête au talon, et l'anatomie y était mêlée à d'autres considérations.

Les médecins de la renaissance, eux, prenant exemple sur Galien (II^e^ siècle après J.C.) qui restait la figure tutélaire, montraient comment la *dissectio* (« couper » en latin) permettait d'étudier l'*anatomia*, l'intérieur du corps humain. On trouve les termes *anatomia* ou *dissectio* dans les traités de Mondino dei Liucci, Charles Estienne, Niccolò Massa, Andrès de Laguna, Giovanni Battista Canano, etc. Mais cette anatomie se voyait toujours influencée par des présupposés de tous ordres. Andrès de Laguna, par exemple, décrit le corps selon la transformation des aliments et des boissons depuis leur pénétration par la bouche jusqu'à la *fabrication* de l'esprit animal dans le cerveau. Gabriele Zerbi de Vérone (XV^e^ siècle), lui, divise le corps en parties antérieures, postérieures et latérales, puis décrit les caractéristiques de ces parties dans l'ordre de la description de Mondino, par cavités. Certes, l'anatomie dans les traités de médecine de la Renaissance n'obéissait plus au schéma vertical des naturalistes du début de notre ère, mais elle suivait quand même des présupposés philosophiques tout en dépendant probablement du déroulement de la dissection régi par les problèmes de conservation des corps — encore que ce soit là une hypothèse car on ne dispose d'aucun témoignage des démonstrations anatomiques faites dans les universités.

Il se trouve toutefois qu'un étudiant allemand, Baldasar Heseler, a laissé un cahier de notes rédigé alors qu'il assistait aux démonstrations anatomiques faites par Vésale en janvier 1540 à Bologne. Il en ressort que Vésale privilégiait la monstration de structures de dissection difficile (telle la veine azygos) qui avaient été préparées en amont des cours, mais qu'il ne pratiquait pas d'ouverture complète du cadavre en public.

Sans doute afin de ne pas altérer la figure tutélaire de Galien, Vésale affirme dans la *Fabrica* se conformer à ses préceptes en commençant ses descriptions par l'ossature du corps puis des muscles, des veines, des artères, des nerfs et enfin des viscères, sans manquer toutefois de relever les très nombreuses erreurs du maître d'alors. Comme le souligne Jacqueline Vons — historienne de la médecine et latiniste ayant entrepris la traduction complète de la *Fabrica* [1] —, pour Vésale, à l'agencement des parties du corps humain, correspond celui de l'ouvrage tout entier conçu comme une construction architecturale aux proportions élégantes. C'est l'originalité de l'ouvrage que d'associer *fabrication* du corps et *fabrication* du livre. Ainsi, Vésale donne une importance quantitative énorme au rôle des os et des cartilages qu'il compare à une cabane de paysan, telle la charpente du corps : 168 pages pour le premier livre consacré au squelette, et 188 pour le livre II consacré aux muscles, soit en tout la moitié de la *Fabrica*. Sur cette base s'attachent les vaisseaux (livre III), puis les nerfs (livre IV), puis les trois cavités telles qu'elles se présentent dans l'ordre de la dissection régi par les contraintes de la putréfaction : les organes de la nutrition et de la reproduction dans l'abdomen ou cavité inférieure (livre V), le cœur dans le thorax ou cavité moyenne (livre VI), le cerveau dans le crâne ou cavité supérieure (livre VII). Les renvois d'un livre à l'autre, d'une illustration à l'autre, démontrent la parfaite maîtrise de l'œuvre par le maître d'œuvre — l'œuvre, c'est-à-dire autant le corps que le livre lui-même. Si la *Fabrica* marque un tournant fondateur dans l'évolution des conceptions du corps en Occident, c'est que Vésale y expose non la nature de l'homme mais sa structure en le disséquant et en le décrivant telle une chose démontable. D'ailleurs, dans l'*Epitome* [2] (sorte de résumé des sept Livres de la *Fabrica*), des figures doivent être découpées et collées sur d'autres. Vésale a donc décrit en détail la constitution des parties du corps et les a regroupées en grands systèmes (ostéoarticulaire, musculaire, vasculaire, nerveux, digestif, génital et cardiorespiratoire) ; et ce à une époque où leur physiologie était spéculative, pour ne pas dire fantaisiste. Conception à la fois géniale et prophétique du corps qui annonçait sa parcellisation : par organes en chirurgie et par fonctions en médecine. Une parcellisation qui devait être adoptée pour toujours en Occident, la précision de Vésale et les détails illustrant la description de chacune de ses parties ne pouvant que susciter l'admiration et être adoptée.

Trois siècles un peu moins féconds mènent à la seconde moitié du XIX^e^, ère de transition de la médecine vers sa modernité, guidée par une pensée clinique systématisée. Dès lors, les physiologies mieux connues (cardiaque, respiratoire, neurologique, articulaire, etc.) et la distinction des spécialités médicales actaient définitivement cette parcellisation du corps. C'est à la même période que s'imposaient aussi la psychiatrie puis la psychanalyse qui, en se distinguant de la neurologie, traitaient de la psyché (du grec *psukhê*, l'âme, l'esprit). Cette distinction des spécialités peut être qualifiée de véritable territorialisation de l'humain, à telle enseigne que des querelles entre spécialistes ont toujours existé aux frontières de leurs champs de compétences (chirurgie de la thyroïde revendiquée à la fois par les ORL et les chirurgiens viscéraux, chirurgie du rachis par les orthopédistes et les neurochirurgiens, etc.), bref de véritables conflits de territoires.

Enfin, parachevant la fragmentation de l'humain, la fin du XX^e^ siècle vit les troubles mentaux et comportementaux classés dans un énorme ouvrage de nomenclature régulièrement mis à jour (le *DSM* : *Diagnosis and Statistical Manual of Mental Disorders* [3]), où la moindre des conduites asociales est répertoriée en dehors de la norme. Avec cette classification statistique et diagnostique des désordres mentaux, les troubles de l'esprit sont entrés dans des cases dignes d'une taxinomie d'entomologiste. On peut voir dans les quelque mille trois cents pages de sa dernière édition la fragmentation méthodique de tout ce que la littérature mondiale — depuis Homère puis Cervantes — avait exploré de la nature humaine : Emma Bovary et Anna Karénine y trouveraient les raisons de leurs comportements. Par parenthèse, dans le monde que recèle ce traité, Jérôme Bosch et Francis Bacon eurent été mis sous traitement dès leur plus tendre enfance, au détriment probable de l'histoire de la peinture.

En quelques siècles donc, une véritable fragmentation de l'humain en trois entités élémentaires — psyché/corps/fonctions — se sera imposée. Les techniques qui s'y appliquent (de l'organe jusqu'au gène) lui attribueront de multiples subdivisons ultérieures. Au bout du compte, la puissance et l'efficacité des outils d'exploration du vivant (instrumentaux, biologiques, d'imagerie) et de ses moyens d'intervention (médicaux, chirurgicaux, chimiques) ont relégué l'humain dans l'antichambre de l'abstraction,

puisque même ce qui a trait à la psyché est maintenant codifié, normé et bien rangé.

Au fond, en quatre siècles — ce n'était sans doute pas le dessein de Vésale —, sous l'œil du scientifique le sujet s'est vu mué en objet. L'objectif a tué le subjectif. Après avoir exposé une somme de vérités chiffrées ou vérifiables, le scientifique n'ajoute-t-il pas : « tout le reste, c'est de la littérature ». Bref, la science l'a emporté sur la philosophie : fausse bonne nouvelle.

C'est une fausse bonne nouvelle, d'abord parce que cette fragmentation a fait du corps un bien, certes le plus précieux des biens, mais un bien auquel les attributs de la propriété s'attachent sans exception : magnification, restauration, prêt, location — vous avez un utérus, j'ai de l'argent, on peut peut-être s'arranger. Certains comme Elon Musk rêvent même d'un humain augmenté (comme on augmenterait les capacités d'une machine par l'implant de puces ou autres dispositifs), par crainte sans doute de devoir finir comme tout le monde : diminués. En sorte qu'être malade c'est détenir une chose détériorée qu'on livrerait aux soins comme l'on confierait une mécanique cassée à réparer. Le titre du beau roman de Maylis de Kérangal [4] qui retrace l'histoire d'une greffe cardiaque et place en miroir la fonction organique du cœur et sa charge symbolique s'intitule d'ailleurs *Réparer les vivants*. In fine, être mourant, c'est bel et bien détenir un corps en fin de vie, comme on le dit d'une vieille voiture inaccessible à toute réparation.

Fausse bonne nouvelle aussi parce qu'en dissociant le sujet de son corps, la science et les techniques ont fait du concept de vie une addition de fonctions dont jouirait le sujet. Or c'est cette conception qui parasite de nos jours toute pensée sur l'agonie, plus largement sur le déclin de la vie. Car ne plus jouir que de quelques fonctions résiduelles ne fait pas forcément une vie, concept subjectif chargé de mille nuances. Et c'est justement dans ce « pas forcément » beaucoup trop imprécis que réside l'impossibilité de qualifier l'invivable. Restent deux façons de penser face à la question du déclin de la vie :

- confondre l'existence (c'est-à-dire, être dans le monde, comme un caillou) et la vie (c'est-à-dire être au monde, comme tout animal qui reçoit du monde et agit sur lui) ; mais cela évacue la question de définir l'invivable, tout en destituant le sujet qui l'éprouve ;
- a contrario, distinguer l'existence de la vie se heurte à un écueil : entre ces deux concepts la frontière est mouvante et diffère pour chacun (untel tolérera de vivre privé de multiples fonctions, tel autre ne le supportera pas).

C'est d'ailleurs dans ce trou de la pensée que tombèrent nombre de commentateurs en dissertant sur le cas de Vincent Lambert qui, de ce fait, cristallisa toutes les questions sur la nature même de la vie. Confrontés à l'impossibilité de spéculer sur sa propre perception des choses, les défenseurs de l'objectif, c'est-à-dire, de l'existence, ont défendu son maintien en réanimation, quand les défenseurs du subjectif, c'est-à-dire, de la vie, endurant à sa place, ont plaidé pour sa mort. C'est dire que lorsque l'inqualifiable est atteint, le quantifiable est impuissant.

Cette parcellisation technique du vivant s'est étendue, pour de légitimes raisons, en opérant une scission entre le sexe et la procréation. Comme le notait en substance Jean Baudrillard : avec la contraception, le sexe s'est libéré de la procréation ; avec la reproduction biotechnique (fécondation in vitro), la procréation s'est libérée du sexe. Mais de la sorte, la conception biotechnique étant une fonction programmable affranchie du hasard (ou presque) et de l'acte sexuel, elle tend à se doter elle aussi des mêmes attributs que tout produit de consommation.

Enfin, la parcellisation ne venant jamais tout à fait à bout de l'humain, le sexe s'est vu lui-même, assez récemment, scindé et exposé en entités distinctes (génétique, endocrinienne, physique, sociale, affective et psychique), sources de fragmentations de nature clanique qui bouleversent le genre, et tendent à étoffer la notion usuelle et ancestrale d'identité selon le code civil (nom, prénom, sexe, date et lieu de naissance). Ainsi, faire sur un mode binaire le constat du sexe d'un enfant à la naissance est maintenant qualifié par certains d'« assignation ». Considérant que l'humain lui-même peut décider de ce que le hasard jusqu'alors lui imposait, il s'agit maintenant de corriger la nature à la carte par divers moyens chimiques, chirurgicaux, hormonaux. On demande à la science de cibler désormais une des facettes les plus intimes de l'être humain : le sexe. Facebook — 3 milliards d'abonnés — propose aux jeunes générations 52 genres différents [5], quand l'organisme montréalais REZO qui promeut la santé des personnes qu'il nomme LGBTQ2SIA+ propose, lui, un lexique d'une soixantaine de mots [6] permettant à chacun de s'y retrouver, voire de choisir parmi les qualificatifs de AFAN, biromantique, diamorique, fluide, FTN, FTU, maverique, neutrois, neurogenre, pangenre, etc. Bref, voilà les générations nées au XX^{e} siècle et habituées à la binarité du sexe légèrement dépassées.

Douter du bien-fondé de mettre la science à sa main sans réserve fait prendre le risque d'être qualifié de réactionnaire, technophobe ou atteint d'une autre aversion rétrograde. Évoquer publiquement les limites auxquelles on devrait réfléchir avant d'agir selon le précepte puéril « je le peux, donc je le fais » est devenu pratiquement impossible. Le débat en matière de ce qui est d'emblée qualifié de « progrès » disqualifie d'avance toute réserve contradictoire. Les réponses ayant raison des questions, le scepticisme n'a plus droit de cité, il est devenu le symptôme d'une phobie. Pourquoi ? Parce que satisfaire ce que Régis Debray nomme le « tout-à-l'égo » est devenu un dû non négociable. Même en avançant l'hypothèse de raisons sanitaires, on ne peut plus se faire l'avocat de la frustration, fût-ce au nom de la prudence.

Le génial mathématicien Alexandre Grothendieck (médaille Fields 1966), dans une conférence au CERN en 1972 intitulée « Allons-nous continuer la recherche scientifique ? » [7], nous rappelait tout de même que si nombre d'humains doivent leur vie à la science, beaucoup plus lui doivent leur mort. C'est ainsi que, selon le philosophe et urbaniste Paul Virilio qui nous rappelait qu'en inventant la vitesse on avait inventé l'accident, il faudrait créer une « Université du désastre » [8] ou seraient enseignées la mesure, la capacité de tirer leçon de nos erreurs pour une science dont ne s'empareraient à des fins sans limites ni l'industrie, ni plus largement le complexe militaro-industriel, ni l'ingénierie biomédicale. Vœu pieux,

car plus rien ne nous arrête. Même l'éthique, charmée par le progrès, courbe l'échine et rétrécit sous diverses pressions sociales et d'ordre idéologique.

Enfin, si cette parcellisation du vivant a conduit à la conception géniale d'articulations artificielles, d'os artificiel, de membres artificiels, du respirateur artificiel, du rein artificiel, du cristallin artificiel, bientôt du pancréas et du cœur artificiel, c'est avec cette même conception parcellaire du vivant que l'on fait éclore et croître l'intelligence artificielle. Preuve que l'on scinde aussi nos fonctions cérébrales en cherchant à remplacer et augmenter nos capacités de rationalité par des machines, tout en mettant évidemment de côté l'intelligence sensible, les émotions, dont une machine ne pourra jamais que produire un simulacre. Le temps n'est pas venu où, comme dans « 2001, l'Odyssée de l'Espace » de Stanley Kubrick (1968), un ordinateur (dont les cartes-mémoire sont déconnectées par un astronaute) dira : « Arrête, Dave, je me vide, arrête, j'ai peur ». Car la peur, le désir et l'amour ne seront jamais éprouvés par une chose. Toutefois qu'à cela ne tienne, il suffit d'en faire des choses : c'est ainsi que Mark Zuckerberg, ce génial crétin qui proclamait fièrement l'obsolescence de la vie privée, est parvenu à transformer les affects de 3 milliards d'individus en algorithmes, créant ni plus ni moins 3 milliards de solitudes vissées sur leurs écrans, sous le charme de centaines d'amis fantômes. Comme le dit le philosophe Mark Hunyadi : en s'adressant à nous sur le mode libidinal, le monde du numérique contourne notre faculté de penser, d'où sa « Déclaration universelle des droits de l'esprit humain » publiée récemment [9]. Car si nos « données personnelles » sont prétendument protégées, notre esprit ne l'est pas. L'esprit est bel et bien devenu le dernier territoire de l'humain convoité par la technique. Tout de l'humain fait aujourd'hui l'objet de négoce.

Le XIX^{e} siècle aura inventé l'industrialisation des objets, le XX^{e} siècle a inventé l'industrialisation de la mort, le XXI^{e} siècle est en train d'inventer l'industrialisation de la vie dans tous les sens du terme et dans toutes ses dimensions. C'est l'être humain lui-même, dans sa complexité et avec ses énigmes, qui est en train de tomber pour de bon sous le coup de bombes techniques à fragmentation. L'indétermination de la vie est en voie de disparition, on la veut planifiée pour toujours, sans entrave et débarrassée du hasard. L'ultime désir de l'humanité est de se substituer à la Nature au point d'envisager de tuer la mort elle-même, voire de s'affranchir du corps pour procréer. Les projets de *fabrication* d'un utérus artificiel humain sont d'ailleurs très sérieux [10], auxquels déjà les résistances éthiques se heurtent [11]. Vésale n'y est pour rien, il ne pouvait guère prévoir qu'un jour un bébé aurait pour père une éprouvette et pour mère un bocal.

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Reference

[1] Vons J, Velut S (éditions, transcriptions et traductions). La Fabrique de Vésale et autres textes. [En ligne] Disponible sur : https://www.biusante.parisdescartes.fr/vesale/ (consulté le 2/10/2024).

[2] Vésale A. Résumé de ses livres sur la fabrique du corps humain. Texte et traduction par Jacqueline Vons. Introduction, notes et commentaires par Jacqueline Vons et Stéphane Velut, Les Belles Lettres, Paris, 2008.

[3] American Psychiatric Association, Crocq MA, Boehrer AE, Guelfi JD. DSM-5-TR Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux. Texte révisé, Elsevier Masson, 2023.

[4] de Kerangal M. Réparer les vivants. Éditions Verticales, 2014.

[5] Bourcier S. Le dictionnaire des 52 nuances de genre de Facebook. Slate, 17 février 2014. [En ligne] Disponible sur : https://www.slate.fr/culture/83605/52-genre-facebook-definition (consulté le 2/10/2024).

[6] Rezo. Lexique LGBTQ2SIA+. [En ligne] Disponible sur : https://www.rezosante.org/ton-identite/lexique-lgbtq2sia/ (consulté le 2/10/2024).

[7] Grothendieck A. Allons-nous continuer la recherche scientifique ? Paris: Éditions du Sandre, 2022.

[8] Virilio P. L'Université du désastre (2007). In: « La fin du monde est un concept sans avenir », Œuvres 1957—2010. Paris: Éditions du Seuil, 2023.

[9] Hunyadi M. Déclaration universelle des droits humains, Une proposition. Paris: Presses Universitaires de France, 2024.

[10] De Bie FR, et al. Artificial placenta and womb technology: past, current, and future challenges towards clinical translation. Prenat Diagn 2021;41:145—58.2.

[11] Medori MC, et al. Bioetics issues of artificial placenta and artificial womb technology. Clin Ter 2023;174(Suppl 2(6)):243—8.